



Aux frontières de la ville : nouvelles zones criminelles chez Emile Gaboriau

« Les hommes sont les mêmes partout :
les frontières ne figurent que dans nos âmes »
San-Antonio.

Bien qu'Emile Gaboriau, créateur du roman policier français au XIX^e siècle, écrive dans un genre, le roman populaire, qui aime à reprendre indéfiniment les mêmes thèmes, par le choix de lieux du crime actualisés, l'écrivain se montre détaché du poids des traditions et attentif aux changements sociaux. Il présente dès son premier roman, *L'Affaire Lerouge*, paru en 1865, de nombreux motifs qui seront repris à satiété par ses successeurs et notamment celui des frontières de la ville, parages inconnus, inquiétants et criminels.

Le roman policier est le roman de la *polis*, de la cité, de la ville. Cette ville chez Gaboriau c'est Paris et celle-ci présente plusieurs types de frontières. La première est celle formée par les boulevards extérieurs et la barrière. Les boulevards extérieurs ont été construits à la place du mur des Fermiers généraux¹, ancienne enceinte de la ville. C'est au-delà de ces boulevards extérieurs que se situent les nouveaux arrondissements annexés sous le Second Empire. En effet, en janvier 1860, Paris passe de douze à vingt arrondissements. Les boulevards extérieurs et l'ancienne barrière, frontières caduques entre la capitale et la banlieue, semblent maintenir leur rôle de ligne séparatrice. L'espace frontière qu'ils constituent est une zone dangereuse où obscurité, mystère et péril s'entremêlent. Ils offrent ainsi un décor propice à la mise en place d'une ville dangereuse et criminelle, le Paris des bas-fonds.

Entre les boulevards extérieurs et les fortifications de Thiers², dans une zone floue non définie entre ville et campagne, surgit brusquement un désert parsemé de-ci de-là de champs, de fabriques, de masures et qui constitue une deuxième frontière. Les nouveaux arrondissements

¹ Le mur des Fermiers Généraux fut l'une des enceintes de Paris, construite juste avant la Révolution de 1784 à 1790. L'objectif du mur était de permettre la perception par la Ferme Générale, aux points de passage, d'un impôt sur les marchandises entrant dans la ville. D'une longueur de vingt-quatre kilomètres, il fut détruit en 1860, lors de l'extension de Paris jusqu'à l'enceinte de Thiers.

² Les fortifications de Thiers sont une enceinte créée, dans un but défensif, entre 1841 et 1844 autour de Paris, à la suite d'une approbation de 1840 d'Adolphe Thiers, alors président du conseil des ministres. Elles furent détruites entre 1919 et 1929.

sont, en 1860, encore largement épargnées par l'urbanisation et Gaboriau reflète cette situation. Ce décor de terrains vagues semble à l'abandon, habité uniquement par les plus misérables.

Une troisième frontière est constituée par la banlieue que le XIX^e siècle voit surgir³, espace difficile à délimiter, à mi-chemin entre ville et campagne. Gaboriau présente à la fois la banlieue coquette et la banlieue défavorisée mais les deux suscitent de nombreux questionnements quant à leur identité, leur fonctionnement et leur devenir. Son choix comme espace du crime, aux côtés de Paris, est lourd de signification.

I. LES BOULEVARDS EXTERIEURS ET LA BARRIERE

Dans les romans policiers de Gaboriau, le Paris dangereux est essentiellement situé sur les boulevards extérieurs et à la barrière, et au-delà. En cela l'auteur pointe du doigt l'haussmannisation qui a chassé les classes populaires vers la périphérie de la ville et qui n'a fait que repousser plus loin un problème social d'envergure. L'accroissement malsain des villes est l'un de ses échecs. Malgré la modernisation du style de vie et des moyens sécuritaires, un Paris lumineux, ordonné et un Paris ombreux et désordonné s'affrontent des deux côtés de cette frontière.

Sur les boulevards extérieurs et à la barrière, la nuit durant laquelle a souvent lieu l'action est symbolique. Le jour correspondant à l'espace-temps de l'organisation bourgeoise, la nuit est l'espace-temps de la désorganisation populaire. L'espace nocturne présente un état chaotique dans le sens mythique d'état primordial vague et vide, recouvert par les ténèbres : « La nuit était noire, le quai désert. Personne, pas un bruit, rien. Le brouillard épais et puant étouffait jusqu'aux joyeuses rumeurs de la barrière voisine »⁴.

Dans *La Dégringolade*, paru en 1871-1872, le décor s'anime. Le mouvement des Parisiens a cessé. Le Paris commerçant et bourgeois est allé se coucher, se protéger chez lui :

⁴ Emile Gaboriau, *La Vie infernale*, Pascal Galodé, 2010, p. 431.

Il était bien près d'une heure, à ce moment. L'économe administration de la *Reine Blanche* avait éteint son illumination extérieure. Le pâtissier avait mis les volets de son échoppe. Tout était fermé aux environs. Il ne passait plus un chat sur le boulevard de Clichy, et c'est à peine si de loin en loin on apercevait un sergent de ville s'abritant sous quelque porte cochère.⁵

Mais le cadre, vidé de ses habitants, se réveille :

Le temps, après avoir menacé toute la journée, était devenu affreux. C'était une véritable tempête qui s'abattait sur Paris, pliant comme des roseaux les jeunes arbres du boulevard, tordant les tuyaux de cheminées, faisant voler au loin les ardoises des toits.⁶

Le décor se déforme et se déchire. Les troncs d'arbre, les tuyaux de cheminée, les toits, lignes droites renvoyant à cette ligne droite synonyme d'ordre et de clarté prisée par Haussmann, plient et se tordent. La vision panoramique qui donne au décor plus d'amplitude accentue le désordre. Le cadre est empreint d'une teinte fantastique et acquiert une certaine magie criminelle : « Cet univers social est d'autant plus tourmenté que le crime y est à la fois omniprésent et insaisissable »⁷.

Dans ce tableau, seul un sergent de ville, représentant de l'ordre bourgeois, apparaît mais de manière dissimulée. La noirceur s'impose, la présence sécuritaire est faible et le narrateur critique l'incapacité des autorités à surveiller ces zones d'ombres et à protéger le citoyen : « – Et voilà, ricana Peyrolas, voilà Paris en 1870 ! On y assassine aussi impunément qu'autrefois en pleine forêt de Bondy. Où sont les sergents de ville pendant ce temps ? Je demande à voir un sergent de ville... »⁸. Certaines zones semblent résister à la police et à l'ordre en général.

De nuit, la description des frontières concrétise toute une série d'angoisses et de fantasmes liés aux bas-fonds. L'auteur y situe le danger et présente une vision traditionnelle de la nuit comme refuge des activités malhonnêtes et délictueuses. Il n'est pas bon pour les honnêtes gens de s'attarder la nuit sur les boulevards extérieurs. La nuit, à l'intérieur des frontières urbaines, la population bourgeoise s'endort et tout semble s'arrêter. Mais à l'extérieur, une activité mystérieuse et noire se réveille. Dans *La Dégringolade*, c'est sur les boulevards extérieurs que le protagoniste Raymond Delorge est attaqué au couteau à 1h30 du matin. Dans *Monsieur*

⁵ Emile Gaboriau, *La Dégringolade, I Un Mystère d'iniquité*, Adamant Media Corporation, 2006, p. 21.

⁶ *Ibid.*

⁷ Dominique Kalifa, « Roman policier roman de l'insécurité ? », dans E. Constans et J. C. Vareille (éds.), *Crime et châtement dans le roman populaire de langue française du 19^e siècle : Colloque international, Limoges, mai 1992*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1994, pp. 137-152 ; p. 140.

⁸ Emile Gaboriau, *La Dégringolade, I Un Mystère d'iniquité*, *op. cit.*, p. 5.

Lecoq, paru en 1868, c'est à la Poivrière, bouge de barrière, « mesure sinistre d'aspect, bâtie au milieu de terrains vagues »⁹, où « Les pires coquins n'y buvaient pas sans inquiétude, craignant, s'ils venaient à perdre conscience de leurs actes, d'être dépouillés »¹⁰, qu'a lieu un crime nocturne. C'est au-delà, dans les terrains vagues, que la police s'aventure pour débusquer le meurtrier. Aux frontières, les cabarets et autres restaurants sont plus mal famés les uns que les autres. Ainsi le cabaret de banlieue de la veuve Fipart dans *Rocamboles*, roman criminel de Ponson du Terrail paru dès 1857 :

Le cabaret indiqué par Colar était une maison isolée, la dernière du pays, bâtie au bord de l'eau, à cent mètres en aval de la machine.

Rien de chétif et de sinistre à la fois comme son aspect extérieur ; bâtie en pisé, en vieux matériaux provenant de démolitions, elle était couverte d'une couche de peinture rougeâtre, [...].¹¹

Aux frontières, le temps se déchaîne. La nuit à l'extérieur n'est pas l'espace-temps du repos mais au contraire elle est amplificatrice du chaos urbain. Dans le roman naturaliste éponyme des frères Goncourt paru en 1865, le narrateur nous offre la vision d'une Germinie Lacerteux ébranlée et malade, vision déformée, noire, à la limite du fantastique, des boulevards extérieurs engloutis par les eaux : « quand les pavés, les trottoirs, la terre, semblaient disparaître et mollir sous la pluie, et que rien ne paraissait plus solide dans la nuit noyée, la pauvre misérable, presque folle de fatigue, croyait voir se gonfler un déluge dans le ruisseau »¹². Il en va de même dans *L'Assassinat du Pont-Rouge*, roman criminel de Charles Barbara paru en 1859, où l'auteur choisit les frontières de la ville comme zone d'errance pour le personnage. La nuit, les frontières apparaissent sous des couleurs fantastiques à travers le regard terrorisé du criminel repentant : « À ces souvenirs se mêlent, comme autant de voix qui m'accusent, me maudissent, les bruissements des arbres et des herbes, les hurlements lugubres des chiens. Ces bruits s'enflent graduellement et prennent les proportions d'une tempête »¹³.

A l'instar du personnage créé par les Goncourt, femme alcoolique, misérable, marginale, Gaboriau mentionne, sans toutefois s'y arrêter, les populations nocturnes louches, rôdeurs,

⁹ Emile Gaboriau, *Monsieur Lecoq*, 1869, www.ebooksgratuits.com, p. 14.

¹⁰ *Ibid.*, p. 78.

¹¹ Pierre-Alexis Ponson du Terrail, *Rocamboles. L'Héritage mystérieux*, Paris, 1866, www.ebooksgratuits.com, p. 627.

¹² Edmond et Jules de Goncourt, *Germinie Lacerteux*, Paris, Union Générale d'Éditions (10/18), 1979, p. 200.

¹³ Charles Barbara, *L'Assassinat du Pont-Rouge*, Paris, 1859, www.ebooksgratuits.com, p. 112.

alcooliques et autres vagabonds, toute une tourbe sociale menaçante qui infeste les boulevards extérieurs : « – J’entends, répondit-il, quelqu’un de ces mauvais gars comme il en rôde toutes les nuits sur les boulevards extérieurs, et qui se battent entre eux comme des loups enragés... »¹⁴. Les boulevards extérieurs et la barrière étalent une faune pittoresque de créatures dangereuses et criminelles. Ils apparaissent comme une zone de débauche où prostitution et l’alcoolisme sont constamment présents. Dans ce passage, nous relevons une présence liquide. L’humidité et la boue qui noient le décor semblent des sécrétions urbaines à l’égal de la population qui fréquente ces zones frontières. Paris est un gouffre qui sécrète des fluides honteux et viciés qui se mêlent aux frontières, l’eau, la boue, la salive à travers le refrain populaire mâchonné, l’alcool et même le sperme invoqué par la présence des jeunes grisettes. Au fond de la ville, se produit une sorte de fermentation qui ensuite rejaillit et recouvre la ville de viscosités au niveau de ses frontières et au-delà :

Le temps était humide et incertain. Il faisait du brouillard et la boue était épaisse et tenace.

Les boulevards extérieurs n’en avaient pas moins leur animation de tous les soirs.

Cafés, cabarets et brasseries regorgeaient de clients ; de partout jaillissaient des cris et des chocs de verres. Et à chaque moment, sur le terre-plein, passaient en riant des groupes de femmes et de jeunes gens, quelque grisette furtive courant au bal ou à un rendez-vous, ou un ivrogne qui regagnait son logis en trébuchant et en mâchonnant un refrain populaire.

[...] Ses soucis du jour il les avait laissés au fond des litres frelatés, rien ne le préoccupait plus, tandis que lui !...¹⁵

II. LES TERRAINS VAGUES

Entre la barrière et les fortifications de Thiers, s’étendent dès 1860 les nouveaux arrondissements de Paris. Chez Gaboriau, ce sont essentiellement des terrains vagues constituant une frontière entre la ville civilisée et les confins de la civilisation. Y déambule une population sociale mise à l’écart.

Les populations des marges de la ville, en-dehors de la communauté sociale, sont perçues comme sauvages. Elles sont associées à la misère, au nomadisme, au vice et à l’invasion. Dans son ouvrage de référence paru en 1958, dont le titre est significatif, *Classes laborieuses*

¹⁴ Emile Gaboriau, *La Dégringolade, I Un Mystère d'iniquité, op. cit.*, p. 3.

¹⁵ Emile Gaboriau, *La Dégringolade, II Les Maillfert*, Adamant Media Corporation, 2006, p. 369.

et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIX^e siècle, Louis Chevalier souligne l'association bourgeoise entre marginalité sociale et géographique chez la classe populaire¹⁶. Dans le vocabulaire bourgeois de l'époque et dans les romans de Gaboriau, on trouve les termes de « populace, sauvages, barbares, nomades » pour désigner les classes défavorisées refoulées loin des classes riches dans les quartiers pauvres des villes haussmanniennes. Le sentiment douloureux de frustration des misérables se transforme en antagonisme. Un abîme se creuse entre la classe bourgeoise et la classe populaire qui semble menaçante.

Les terrains vagues dans *Monsieur Lecoq* sont qualifiés de « souricière »¹⁷ où sont traqués les vagabonds, les rôdeurs de barrières, les coquins, comparés à « une bande de chacals »¹⁸. Une chasse a lieu entre la police et les malfaiteurs dans ces parages de plaines désertiques et dévastées.

Le roman policier puise des thèmes notamment dans le roman d'aventures américaines ou roman de la prairie en vogue à l'époque et dont le grand spécialiste était Fenimore Cooper. Parmi ces thèmes se trouve celui de la chasse à l'homme qui prenait place entre les Indiens et les Blancs et qui évoluait dans les grands espaces vierges américains et qui va être transposé dans le décor urbain. C'est Balzac qui mit en place le thème de la ville comme jungle de pierre, notamment dans *Les Chouans* publié en 1829¹⁹. Chez Gaboriau, le chasseur est cette fois un policier professionnel ou amateur, et sa proie, un criminel astucieux.

Les zones frontières urbaines présentent le côté sauvage et dangereux des espaces naturels américains : « La ronde venait de s'engager dans un chemin à peine tracé, n'ayant pas même de nom, coupé de fondrières, embarrassé de décombres, et que le brouillard, la boue et la neige rendaient périlleux »²⁰. Notons que le manque d'appellation du lieu empêche son classement, sa définition donc sa maîtrise, son contrôle. L'espace est trouble. Aux frontières, les rues de la ville deviennent des chemins sans nom, labyrinthiques, indomptés.

Au-delà des boulevards extérieurs, s'étale donc un *no man's land*, espace abandonné de terrains vagues parsemés de constructions en ruine, de débris : « L'endroit était un chantier abandonné, ou plutôt la réserve d'un entrepreneur de bâtisses. Il s'y trouvait déposés selon le

¹⁶ Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1984.

¹⁷ Emile Gaboriau, *Monsieur Lecoq*, op. cit., p. 10.

¹⁸ *Ibid.*, p. 64.

¹⁹ Alberto Del Monte et Florentino Pérez, *Breve historia de la novela policiaca*, Madrid, Taurus, 1962, p. 51.

²⁰ Emile Gaboriau, *Monsieur Lecoq*, op. cit., p. 13.

caprice des charretiers quantité d'énormes blocs de pierre, les uns travaillés, les autres bruts, et bon nombre de grandes pièces de bois grossièrement équarries »²¹.

Gaboriau nomme cette partie « Paris », et l'englobe dans la ville même si elle semble hors de ses limites. Paris s'étend au-delà de ses anciennes frontières. C'est le constat d'une capitale qui s'élargit et n'est plus circonscrite dans des limites maintenant caduques. Les paysages urbains aux frontières présentent une ville insaisissable en pleine croissance. L'auteur souligne ainsi le problème de l'époque quant aux frontières urbaines et la crainte d'une classe aisée qui redoute l'immensité des agglomérations.

Dans *La Vie infernale*, au-delà des boulevards extérieurs, la ville s'évanouit, laissant place à un décor hostile et inquiétant, propice à toutes les peurs et à tous les fantasmes. La nuit est à nouveau synonyme de chaos : « Et, dans le fait, rien de moins rassurant que l'aspect de cette large route, déserte à cette heure, par cette nuit noire, avec le temps qu'il faisait »²². La notion d'aspect souligne une perception quelque peu subjective de par le manque de visibilité et la perte d'orientation. En dehors des anciennes limites de la ville, l'espace se floute, se morcèle, se tord et prend un aspect fantastique, renvoyant à une vieille conception médiévale des frontières urbaines, perçues comme dangereuses et fantastiques :

La pluie avait cessé, mais la bourrasque redoublait de violence, tordant les arbres, arrachant les ardoises des toits, secouant si furieusement les réverbères que le gaz s'éteignait. On ne voyait pas où poser le pied, et il y avait de la boue jusqu'à la cheville. Et personne, pas une âme... A peine une voiture de loin en loin, qui passait au galop.²³

La mention de la mauvaise réputation révèle une tradition orale négative autour des fortifications. L'auteur s'appuie sur des stéréotypes négatifs connus de son lecteur concernant cet espace sombre. Le fait que le cocher craigne de s'endormir renforce le lien subjectif entre cet espace et l'imagination, ici le cauchemar. La conscience agonise, débordée par les angoisses liées à l'évolution rapide et aux changements brusques de la société :

- Excusez-moi, fit-il, si cela vous était égal, j'irais stationner devant l'octroi... Ici, voyez-vous, j'aurais peur de m'endormir... tandis que là-bas...
- Soit, allez.

²¹ *Ibid.*, p. 53.

²² Emile Gaboriau, *La Vie infernale*, *op.cit.*, p. 30-31.

²³ *Ibid.*

Cette seule précaution du cocher devait prouver à M. Fortunat que Chupin ne lui avait pas exagéré la mauvaise réputation de cette partie de Paris.²⁴

De même que sur les boulevards extérieurs décrits dans *La Dégringolade*, le panorama présente un déchaînement des éléments naturels et offre une apparence fantastique. La vision panoramique souligne un éloignement de la ville. La route s'éloigne de plus en plus de la civilisation pour pénétrer dans un espace sauvage. Paris est une faune, une jungle civilisée, qui semble redevenir vierge hors de ses frontières.

Les nouveaux arrondissements sont de « monstrueux appendices »²⁵, pas encore intégrés à l'agglomération parisienne. La distance n'est pas seulement géographique mais aussi sociale, culturelle et symbolique, dans le sens où les stéréotypes sur les quartiers périphériques, et au-delà sur la banlieue, présents dans l'esprit de l'auteur et des lecteurs jouent à plein. Comme le rappelle Walter Benjamin dans son ouvrage sur Paris au XIX^e siècle, certains quartiers possèdent leur propre us et coutumes et même leur propre langue et l'on dit encore dans cette deuxième moitié du siècle, dans le faubourg St. Antoine : « Je vais à Paris »²⁶. Voici comment Paul, protagoniste de *La Vie infernale* présente à sa mère leur déménagement dans un nouveau quartier, loin du 5^e arrondissement où ils vivaient jusque-là :

Ah! Bien loin, pauvre mère... À mille lieues de tous les gens que nous avons aimés et connus... dans un quartier désert, sur la route de la Révolte, presque à l'endroit où elle coupe la route d'Asnières. Tu y seras bien mal, sans doute, mais tu auras la jouissance d'un petit jardinet.²⁷

La route de la Révolte, qui reliait Versailles à Saint-Denis, est une route mythique du Paris du crime, réputée pour sa dangerosité. Gaboriau ne choisit donc pas les lieux du décor au hasard. Ils font partie d'une actualité contemporaine du lecteur. Ce sont des lieux sortis de ce que l'on nommait le Paris horrible. Ainsi dans *Paris horrible et Paris original*, paru en 1882, Georges Grison, journaliste et auteur de romans policiers, consacre une partie à la Route de la Révolte. Il est intéressant de noter que dans ce livre informatif, nous retrouvons des descriptions qui pourraient parfaitement appartenir aux romans de Gaboriau. Dans son ouvrage, Georges Grison se présente comme un reporter. Son style, informatif et explicatif, se rapprochant de la chronique, s'apparente à celui de Gaboriau. Le journaliste-écrivain joue sur le sensationnel en

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Pierre Sorlin, *La société française*, Paris, Arthaud, 1969, p. 261.

²⁶ Walter Benjamin, *El libro de los pasajes*, Madrid, Akal, 2005, p. 520.

²⁷ Emile Gaboriau, *La Vie infernale*, *op. cit.*, p. 215.

mêlant réalité et mythe et présente la route de la Révolte comme une véritable frontière urbaine entre un Paris sécurisé et un Paris dangereux : « Regardez à droite. Voici un terrain vague qui va jusqu'aux fortifications. Sur ce terrain la gendarmerie locale n'a qu'à aller faire un tour de promenade pour récolter de quoi remplir la prison »²⁸. L'extrait ci-dessus ressemble fort à ces lignes tirées de l'incipit de *Monsieur Lecoq* qui présentent une zone déserte située entre les boulevards extérieurs et les fortifications de Thiers, au sud de Paris cette fois :

S'y aventurer de nuit était réputé si dangereux, que les soldats des forts venus à Paris, avec la permission du spectacle, avaient ordre de s'attendre à la barrière et de ne rentrer que par groupes de trois ou quatre.

C'est que les terrains vagues, encore nombreux, devenaient, passé minuit, le domaine de cette tourbe de misérables sans aveu et sans asile, qui redoutent jusqu'aux formalités sommaires des plus infâmes garnis.²⁹

Toujours dans *Monsieur Lecoq*, les fortifications sont désignées comme les « confins de la civilisation »³⁰ ce qui accentue l'éloignement spatial et renforce le côté sauvage et fantastique du décor. Ces parages, bien que dans l'enceinte de la ville, apparaissent comme une terre étrangère : « On se serait cru à mille lieues de Paris, sans ce bruit profond et continu qui monte de la grande ville comme le mugissement d'un torrent du fond d'un gouffre »³¹.

L'incipit de *Monsieur Lecoq* se situe dans l'un des décors romanesques les plus noirs de Gaboriau ce qui va imprimer une marque ténébreuse à tout le roman que l'on pourrait qualifier de roman de la vengeance. Il débute de nuit, à 23 heures, dans un quartier périphérique mal famé du 13^e arrondissement. Le lecteur assiste là à une ronde de policiers. Cet espace-frontière est décrit comme désert et dangereux. En soulignant sa fâcheuse réputation, le narrateur fait à nouveau référence à la culture criminelle de l'époque.

La description des terrains vagues du 13^e arrondissement est exhaustive. Le narrateur accumule les détails. Le lieu est noir, boueux, froid, neigeux, brumeux, périlleux, dévasté, jonché par les « décombres des maisons abandonnées » et « les hangars des fabriques »³², balaféré, creusé de « vastes tranchées ouvertes par des chercheurs de terre à brique »³³.

²⁸ Georges Grison, *Paris horrible et Paris original*, Paris, Dentu, 1882, p. 17.

²⁹ Emile Gaboriau, *Monsieur Lecoq*, *op. cit.*, p. 9.

³⁰ *Ibid.*, p. 66.

³¹ *Ibid.*, p. 13.

³² *Ibid.*, p. 9.

³³ *Ibid.*, p. 68.

Une phrase-type que nous avons déjà rencontrée dans la description de parages frontières similaires revient ici : « Avec cela le brouillard était si intense que le bras étendu on ne distinguait pas sa main »³⁴. Les repères sont brouillés. Sommes-nous dans le réel ou dans un monde surnaturel ?

La vision du narrateur omniscient est suggestive, assujettie à la peur. De ce lieu horrible, sauvage, animalisé, se dégage une force brute, une « mystérieuse attraction »³⁵ qui aimante les populations misérables : « Des fenêtres ouvertes, s'échappaient alternativement des vociférations ou des bouffées de musiques enragées. Puis, c'était un ivrogne qui passait festonnant sur la chaussée, ou un masque crotté qui se glissait comme une ombre honteuse, le long des maisons »³⁶.

Deux Paris s'ignorent et se tournent le dos. Les habitants des zones-frontières ne sont pas mentionnés, ignorés par les habitants des nouveaux quartiers haussmanniens. Le bourgeois de Paris ne s'imagine même pas qui vit là. Les quartiers extérieurs sont des terres inexplorées, des zones lointaines inaccessibles, fantastiques, exotiques. Ce sont des parties déshumanisées et sauvages. Un véritable fossé sépare le Paris du centre et le Paris de la périphérie, qui vivent à un rythme différent. Le Paris populaire, encore moyenâgeux, ignoré par le progrès, stagne dans la misère. Ces quartiers-frontières sont abandonnés à leur sort. Mais cette terre hostile est proche du Paris haussmannien.

III. LA BANLIEUE

La banlieue parisienne apparaît comme un prolongement de la ville, un espace dépossédé qui perd peu à peu son identité et ses frontières, pour en acquérir de nouvelles qui restent encore aujourd'hui problématiques.

Dans *Le Crime d'Orcival*, paru en 1866-1867, comme le titre l'indique, l'auteur situe le meurtre à Orcival, charmant bourg des bords de Seine, au sud-est de la capitale, à l'image de ces nombreux villages prisés à l'époque pour leur tranquillité par les Parisiens : « Situé à cinq kilomètres de Corbeil, sur la rive droite de la Seine, à vingt minutes de la station d'Évry, Orcival

³⁴ *Ibid.*, p. 10.

³⁵ *Ibid.*, p. 10.

³⁶ *Ibid.*, p. 12.

est un des plus délicieux villages des environs de Paris, en dépit de l'inférieure étymologie de son nom »³⁷. Ce coin de campagne semble cependant menacé par les citadins assoiffés de loisirs et de plaisirs :

Le Parisien bruyant et pillard, qui, le dimanche, s'abat dans les champs, plus destructeur que la sauterelle, n'a pas découvert encore ces campagnes riantes. L'odeur navrante de la friture des guinguettes n'y étouffe pas le parfum des chèvrefeuilles. Les refrains des canotiers, la ritournelle du cornet à piston des bals publics n'y ont jamais épouvanté les échos.³⁸

Les bords de Seine sont inquiétés de par leur proximité avec la capitale. Dans le roman, c'est bien le Parisien Hector de Trémorel qui va amener le malheur à Orcival. Orcival semble en sursis, la description par la négation ne fait que rendre plus palpable l'invasion. Le répit d'Orcival ne peut durer, le chemin de fer l'ayant rapproché dangereusement de Paris. Cette banlieue paisible est un havre de paix fragile, susceptible à tout moment de devenir un enfer si le Parisien s'y installe.

Dans *L'Affaire Lerouge*, un autre coin de campagne se voit investi par le crime, La Jonchère, à une vingtaine de kilomètres de Paris :

C'est un hameau sans importance, assis sur la pente du coteau qui domine la Seine, entre la Malmaison et Bougival. Il est à vingt minutes environ de la grande route qui va de Paris à Saint-Germain en passant par Rueil et Port-Marly. Un chemin escarpé, inconnu aux ponts et chaussées, y conduit.³⁹

L'incipit de *L'Affaire Lerouge* plonge immédiatement le lecteur au cœur d'un fait divers, fictif, mais tout à fait vraisemblable et qui se rapproche de ceux qu'on pouvait lire quotidiennement dans la presse de l'époque. Toutefois, le lecteur s'étonne de la mise en lumière d'un village des bords de Seine, oublié parmi tant d'autres. Le choix d'un décor insolite qui semble à première vue peu prédisposé à figurer dans un fait divers stimule dès le tout début du roman l'intérêt du lecteur. Son éloignement de la route principale et ce chemin d'accès difficile, abrupt et resserré, mentionné à deux reprises, ci-dessus et quelques lignes plus loin : « le chemin de traverse, bordé de murs et profondément encaissé »⁴⁰, soulignent l'isolement du lieu et son éloignement

³⁷ Emile Gaboriau, *Le Crime d'Orcival*, Paris, Les Éditions du Masque, 2005, p. 10.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Emile Gaboriau, *L'Affaire Lerouge*, Maxi-Livres, 2001, p. 12.

⁴⁰ *Ibid.*

de toute agitation. La zone semble résister à l'urbanisation tout comme Orcival résistait à l'invasion des citadins. La Jonchère est un village mal communiqué où le chemin de fer n'arrive pas. Cet isolement, redoublé par celui de la maison de la victime, est propice au crime.

Le village n'est toutefois pas si éloigné que cela : « La Jonchère doit quelque célébrité à l'inventeur du chemin de fer à glissement qui, depuis plusieurs années, y fait avec plus de persévérance que de succès des expériences publiques de son système »⁴¹. Le progrès y a trouvé sa place. Malgré tout La Jonchère maintient une relation avec la modernité mais une relation à double face, d'un côté les avancées scientifiques, de l'autre, beaucoup plus sombre, le crime. La Jonchère apparaît donc à la limite entre deux espaces, la campagne et la ville, et entre deux époques, le passé et la modernité.

Nous relevons plusieurs points communs entre La Jonchère et Orcival. Tout d'abord, le narrateur insiste sur la distance qui sépare les villages des principales voies de communication ce qui les met comme en sursis aux frontières de la vie moderne. Orcival est à vingt minutes de la station la plus proche et La Jonchère à vingt minutes de la grande route qui unit Paris à la banlieue ouest. Le narrateur indique les chemins qui les relient au reste du monde, un chemin charmant qui relie Orcival à la Seine et le chemin de traverse qui relie Bougival à La Jonchère. Nous est ensuite décrit l'emplacement des villages par rapport aux communes voisines de plus grande importance, dans un souci de précision et d'effet de réel. Orcival est à cinq kilomètres de Corbeil et La Jonchère se trouve entre la Malmaison et Bougival. Enfin, tous deux sont présentés comme des villages paisibles des bords de Seine, suspendus dans le temps l'un « paresseusement accroupi », l'autre « assis ». Orcival n'a pas encore été découvert par le Parisien tandis que La Jonchère est délaissée par les ponts et chaussées. Toutefois, les deux espaces sont touchés par le crime venu de Paris.

La Jonchère et Orcival sont deux espaces aux frontières précaires, au répit fragile que le crime vient détruire. Les emplacements frontaliers des villages et donc des crimes qui y sont commis sont significatifs d'une société qui se cherche⁴².

La Jonchère et Orcival sont à mi-chemin entre passé et présent. En situant les crimes dans ces espaces-frontières, Gaboriau dévoile sa peur de la perte d'un monde tel qu'il était encore il y a peu, le crime étant dans le roman policier du XIX^e siècle la concrétisation d'une modernité qui

⁴¹ *Ibid.*

⁴² Voir sur ce point David F. Bell, « Reading Corpses: Interpretive Violence », *SubStance: A Review of Theory and Literary Criticism*, 27, 1998, pp. 92-105 ; p. 95.

effraie. Placer le crime en banlieue, c'est doublement attirer l'attention sur les dangers de la société nouvelle, sur ce qui disparaît et sur ce qui prend sa place.

En banlieue, la présence multipliée de chemins et autres routes met en avant des lieux de transit, des non-lieux. La banlieue est une zone frontière, aux limites de la ville, un lieu de passage, la présence répétée des chemins de fer allant dans ce sens. Elle est l'espace d'extension de la ville, l'espace qui se veut ville mais qui ne l'est pas. Elle est une zone intermédiaire. Dans *Le Crime d'Orcival*, le comte de Trémorrel, exclu de la haute société parisienne dont il ne peut plus maintenir le train de vie, vient s'échouer en banlieue, alors zone médiane entre un Paris qui le rejette et une province qui ne l'accueille pas.

Dans *L'Argent des autres*, paru en 1873, c'est une image sombre de la banlieue qui nous est présentée. Nous sommes bien loin des belles propriétés d'Orcival. Lucienne, jeune noble qui s'ignore, raconte au juge son passé d'ouvrière et mentionne Rueil, village de la banlieue ouest, prolongement des sombres faubourgs parisiens où elle partageait l'existence misérable d'une marchande des quatre saisons. Rueil fait partie d'une banlieue pauvre et précaire qui enserre la capitale, qui en est l'antichambre, tel un campement établi à ses portes. Lucienne, sans ressources, avait quitté Paris pour la proche banlieue où elle vivait dans un taudis et menait une vie de marginale :

Chaque matin, par la pluie ou le vent, par le soleil ou la gelée, nous partions, roulant notre charrette, et nous nous en allions, criant nos légumes, tout le long de la Seine, depuis Courbevoie jusqu'à Port-Marly, dans les villages, et à la porte des maisons de campagne.

Je ne découvrais pas de fin à cette effroyable vie, [...] ⁴³

Un sentiment de solitude, d'isolement et de vide s'accroît dans cet espace où : « La proximité géographique de Paris accroît l'éloignement social [...] »⁴⁴. La marginalité sociale de Lucienne se double d'une marginalité spatiale.

Dans ce roman, le narrateur nous présente une banlieue industrielle, noire, ignorée par Paris, non intégrée à son agglomération, mais cependant produit de son activité et de son expansion. Une banlieue où la ville se débarrasse de ses déchets, et sur laquelle elle préfère fermer les yeux : « Les autres ouvrières, mes camarades, étaient presque toutes perdues de

⁴³ Emile Gaboriau, *L'Argent des autres, I Les Hommes de paille, Paris, 1874*, www.ebooksgratuits.com, p. 316.

⁴⁴ Michel Sirvent, « Représentations de l'espace urbain dans le roman policier aujourd'hui », *Nottingham French Studies*, 39, 1, 2000, pp. 79-95 ; p. 92.

mœurs, et affectaient un cynisme qui dépassait de beaucoup celui des ivrognes que je servais le lundi »⁴⁵.

A son tour, la banlieue pose le problème des frontières de la ville. Elle offre des paysages misérabilistes hantés par des êtres propres qui semblent en émaner : marchands des quatre saisons, mendiants, alcooliques et ouvriers de l'industrie et qui sont les figures des laissés-pour-compte de la ville. La banlieue parisienne est alors une extension de la misère déjà présente dans les faubourgs populaires de la capitale. Face au Paris moderne et luxueux, elle est une société parallèle et souterraine. Sa proximité géographique avec la capitale accentue son éloignement social et économique. La banlieue parisienne se définit donc chez Gaboriau comme un espace inquiétant situé entre passé et modernité. Gaboriau présente une banlieue qui s'accroît, campagne défigurée par la ville. Il est très net que dans ses romans Gaboriau glisse partie des idées qu'il développait dans ses chroniques journalistiques, des idées qui préoccupaient ses contemporains et il invente ainsi ce que l'on pourrait nommer le roman socio-judiciaire⁴⁶.

La ville qui s'élargit pose le problème de ses frontières. La situation périphérique du crime témoigne de la modernité de l'auteur et de son souci d'actualité. Les zones criminelles que Gaboriau situe dans des espaces liés à la modernité, boulevards extérieurs et barrière, nouveaux arrondissements, banlieue, disent la perte d'une époque et la peur du changement.

Le roman policier repose sur un questionnement de la société face à son propre mode de fonctionnement, d'existence, surtout au XIX^e siècle, car elle évolue très rapidement. Laissant de côté le vieux Paris misérable du centre, zone traditionnelle de la pauvreté et de la criminalité, Gaboriau choisit comme théâtre du crime ces nouveaux espaces frontières problématiques. Les espaces criminels des boulevards extérieurs et des terrains vagues questionnent sur la périphérie de la ville et pose le problème des zones délaissées par la police et où la violence se déchaîne. Le danger de la modernité s'exprime ainsi à travers ces nouveaux lieux instables, figurant une ville qui s'étale au-delà de ses limites traditionnelles, qui avance en engloutissant la campagne. Pour décrire ces zones déformées et malades, Gaboriau emprunte aux romans de la prairie de Fenimore Cooper. La jungle, tout aussi sauvage et dangereuse, est maintenant de

⁴⁵ Emile Gaboriau, *L'Argent des autres, / Les Hommes de paille*, op. cit., p. 318.

⁴⁶ A l'époque de Gaboriau, le roman policier était alors nommé roman judiciaire.

Pierre. Le *no man's land* aux portes de la ville est comparable à une terre éloignée et inconnue, prolongement inquiétant de la ville misérable et qui projette les peurs de la course folle vers l'avenir. Gaboriau active la préoccupation sécuritaire en agitant en toile de fond des populations dangereuses qui profilent la menace du désordre urbain.

L'actualité fournit au romancier des espaces qui peu à peu s'implantent dans l'imaginaire populaire criminel et autour desquels il renouvelle les vieux mythes qui se prêtent à ce contexte social incertain : Paris-ténébreux, Paris-gouffre, Paris-ruine, Paris-labyrinthe, Paris-boue, Paris-révolutionnaire. Les bas-fonds aux frontières disent l'incertitude historique et sociale, la perte des repères d'une société qui se modernise. Ces lieux hostiles symbolisent les nouvelles angoisses urbaines tout en offrant un décor idéal à la trame policière. Leur atmosphère mystérieuse est source de dangers et de suspense. Là se glissent aisément le thème de la chasse entre policiers et criminels. Le foisonnement social ténébreux aux frontières crée une ambiance inquiétante et floue propice au désordre et à l'irruption du crime.

En tant qu'espace frontière à mi-chemin entre ville et campagne, la banlieue sert également de théâtre au crime pour un auteur soucieux de ces coins liés à la modernité, nouvellement bouleversés par l'urbanisation et suscitant la réflexion. Afin de souligner la noirceur d'une banlieue ignorée, sombre et industrielle, prolongement des faubourgs populaires où la ville se débarrasse de ses déchets, Gaboriau dresse à ses côtés dans une vision dichotomique, la banlieue coquette, familière et agréable des chalets bourgeois et des guinguettes populaires. La banlieue sombre et la banlieue lumineuse, toutes deux espaces du malaise social, de la fracture moderne, sont contaminées par le crime, concrétisation de la crainte de la croissance chaotique et incontrôlée du monstre parisien. Située entre deux espaces, la ville et la campagne, à la fois proche et loin de Paris, et entre deux époques, le passé et la modernité, la banlieue figure les récentes transformations et est à l'image d'une société qui cherche ses limites. Toujours dans un balancement entre passé et présent, le roman policier joue le rôle de catalyse en disant les angoisses collectives récentes et en exploitant les peurs ancestrales.

Virginie Fernandez

(Docteure - Université de Franche-Comté - EA 4661 ELLIADD)

BIBLIOGRAPHIE

- BARBARA, Charles, *L'Assassinat du Pont-Rouge*, Paris, 1859, www.ebooksgratuits.com.
- BELL, David F., « Reading Corpses: Interpretive Violence », *SubStance: A Review of Theory and Literary Criticism*, 27, 1998, pp. 92-105.
- BENJAMIN, Walter, *El libro de los pasajes*, Madrid, Akal, 2005.
- CHEVALIER, Louis, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1984.
- DEL MONTE, Alberto et PÉREZ, Florentino, *Breve historia de la novela policiaca*, Madrid, Taurus, 1962.
- GABORIAU, Emile, *La Dégringolade, I Un Mystère d'iniquité*, Adamant Media Corporation, 2006.
- , *La Dégringolade, II Les Maillefert*, Adamant Media Corporation, 2006.
- , *L'Affaire Lerouge*, Maxi-Livres, 2001.
- , *L'Argent des autres, I Les Hommes de paille*, Paris, 1874, www.ebooksgratuits.com.
- , *La Vie infernale*, Pascal Galodé, 2010.
- , *Le Crime d'Orcival*, Paris, Les Éditions du Masque, 2005.
- , *Monsieur Lecoq*, 1869, www.ebooksgratuits.com.
- GONCOURT, Edmond et Jules de, *Germinie Lacerteux*, Paris, Union Générale d'Éditions (10/18), 1979.
- GRISON, Georges, *Paris horrible et Paris original*, Paris, Dentu, 1882.
- KALIFA, Dominique, « Roman policier roman de l'insécurité ? », dans E. Constans et J. C. Vareille (éds.), *Crime et châtimement dans le roman populaire de langue française du 19^e siècle : Colloque international, Limoges, mai 1992*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1994, pp. 137-152.
- PONSON DU TERRAIL, Pierre-Alexis, *Rocamboles. L'Héritage mystérieux*, Paris, 1866, www.ebooksgratuits.com.
- SIRVENT, Michel, « Représentations de l'espace urbain dans le roman policier aujourd'hui », *Nottingham French Studies*, 39, 1, 2000.
- SORLIN, Pierre, *La société française*, Paris, Arthaud, 1969.